LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

BI-MENSUEL

Rédaction et Administration :
216, Bd Raspail, Paris (14e) - Tél. : Fleurus 14-95

1re Année. — N° 7. — 1er Novembre 1917.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

DANTZIG



Sentinelle avancée à la limite de la plaine germanique et de la plaine slave, Dantzig, gardienne de la Vistule polonaise.

Appuyée sur de hautes collines, elle s'étend à l'ouest du Delta, en avant de terrains maigres, coupés de bois de pins, dans le calme mélancolique et gris des dunes de la Baltique.

A 9 kilomètres de la mer, le fleuve qui se dirige vers l'est, encercle de ses eaux paresseuses, la ville avant d'aller se perdre par delà le golfe parsemé de voiles où les sables se développent en une immense et gracieuse courbe, la longue péninsule blanche de Hella.

Bâtie en partie sur pilotis, Dantzig a pu être appelée la Venise du Nord; l'eau clapotante et mystérieuse lui garde, avec cette poésie du passé intangible, sa raison d'être actuelle, de réunir et d'attirer vers elle la vie puissante de tout l'arrière pays, depuis la Posnanie jusqu'à la Galicie.



Fac simile de la couverture du calendrier, édité à Dantzig, par Paul Pater, en 1724. Au-dessous, on lit en latin *Ponierania-Polonia*.

Surpeuplée, ses constructions tassées incroyablement au point que presque toutes les maisons ne présentent en façade sur la rue que le côté le plus étroit; elle a ce caractère particulier, que les habitations sont développées en profondeur, en des cours intérieures dont l'étroitesse déconcerterait les règles de l'hygiène, si l'on n'avait ménagé la lumière où la place manquait en bâtissant tout à jour, avec des façades tout en vitres, comparables à des lanternes.

Dans l'île Speicher, le centre même de la ville, plus précieux que les sucres, les bois, les cargaisons d'ambre, s'entassent dans les greniers de six à sept étages, le blé, les monceaux de blé qui chaque année depuis des siècles, sont la richesse d'or liquide de Dantzig. La nuit, de peur des incendies, ni surveillants, ni travailleurs, aucune lampe ne s'allume; les ponts de la Mottlau sont barrés; seuls les chiens de garde errent autour des greniers.

Le port fut de tout temps actif. Les marchands de Dantzig visitaient au xvie siècle les ports du Portugal, allaient jusqu'au Brésil pour y chercher du sucre. Aujourd'hui, malgré le mauvais état du port, Dantzig n'en est pas moins florissante.

Il y a quelques années, on comptait à la frontière prussienne 1840 bateaux transportant des marchandises d'une valeur de 10 millions de francs. Outre les bateaux à vapeur passaient 2.000 radeaux porteurs de bois, de charbons et de tous produits. Parmi eux ces bateaux plats qui charrient le blé, et qui mettent parfois des mois entiers à descendre le fleuve; pendant les étés chauds et humides les grains de la couche supérieure germent, interrompant les files de vaisseaux par leurs prairies flottantes. Arrivés au port, les équipages jettent dans le fleuve les produits avariés, dépècent les bateaux comme vieux bois et s'en retournent à pied dans leur patrie.

Chaque jour, par un trafic grandissant, s'accroît la zone des faubourgs, qui déborde la ville de tous côtés: On a dû démolir en partie la magnifique enceinte du xvie siècle, flanquée de vingt bastions, et supprimer les portes monumentales pour faciliter la circulation.

Car Dantzig est une des premières places fortes de l'Allemagne, ses collines lui sont une ligne de défense naturelle et sa position stratégique à l'entrée de la Pologne et de la Russie lui ont valu de devenir capitale de la province occidentale.

Elle avait cependant lutté maintes fois pour garder son indépendance depuis qu'en 1295, à la mort du roi de Pologne Przemyslav II, son fils avait permis aux chevaliers Teutoniques de s'y établir. Ce fut pour la Pologne un préjudice irréparable : ils refusèrent de la restituer et le traité de Kalisz sanctionna en 1343 l'abandon définitif.

Dantzig se releva de toutes ses vicissitudes; elle adhéra à la Hause; ses bourgeois s'affranchirent; une charte fit d'elle une ville à peu près autonome : ce Privilegium Casimirianum lui permettait de déléguer à Varsovie un secrétaire, de voter à la Diète et aux élections royales.

En 1523, elle embrasse la réforme. Hostile à Etienne Bathory, elle n'en est pas moins attachée à sa patrie; et en 1656, lorsqu'elle est attaquée par les Suédois, ce sont les Polonais qui la délivre[illegible]

Après le premier partage, elle conserve sa liberté; mais, enclavée dans les possessions prussiennes, en butte à un véritable blocus douanier, elle décline beaucoup. C'est en 1793 qu'elle est annexée définitivement.

Elle subit en 1807, en 1812 et 1813, ces sièges mémorables où s'illustrèrent le maréchal Lefèvre et Rapp.

On dit que Dantzig est une ville allemande, et que les prétentions polonaises au *libre accès à la mer* n'ont aucune base historique et nationale. Il faut une ignorance absolue du passé de cette ville, dont les monuments même, à défaut des faits, portent la marque de la civilisation polonaise; il faut un un manque d'observation de la carte de « Prusse Occidentale » de tout ce pays florissant à *cause* de l'arrière pays polonais, et qui est la raison d'être de Dantzig. Il faut savoir que les environs de la ville, la riante Suisse Kachoubienne, est habitée par une population de plusieurs centaines de mille âmes dont la langue slave est un mélange de l'ancienne langue léchite et du polonais. Parmi ces cachoubes, les classes supérieures seules se sont germanisées; mais tous les colons allemands de la province se sont en revanche polonisés; si bien qu'aujourd'hui toute la bourgeoisie cultivée et le peuple se considèrent de civilisation polonaise.

Dantzig n'est pas plus allemande que Prague n'est autrichienne.

Et si tout cela ne prouvait rien que dire du témoignage même de cette illustration allemande représentant les armes de Dantzig !

Il fut donc un temps, avant que Dantzig ne soit le centre de la 2e division de cinq régiments d'infanterie, de deux régiments d'artillerie, d'une brigade de cavalerie, etc. etc., où l'aigle blanc portait encore sa couronne et déployait ses ailes au-dessus des tours d'Altstadt.

L. Saisset.

En Autriche

Au Reichsrat de Vienne.

Le 19 octobre, au cours de la discussion du budget, le député Glombinski, prit la parole au nom du Club parlementaire polonais. Il commença d'abord par une analyse serrée du discours connu de M. le comte Czernin, ministre des Affaires étrangères. Tout en accordant aux énonciations du comte Czernin une haute signification idéale et en reconnaissant tout le poids des principes essentiels d'une paix durable formulés par le ministre, M. Glombinski constata qu'à ce discours manque tout ce qui permettrait de connaître l'opinion du comte Czernin relative aux problèmes concrets qui s'imposent aujourd'hui à l'attention du monde entier.

Avant que les idéals du comte Czernin puissent être réalisés, il faudrait au préalable *créer un réel droit des nations*, car si l'on ne veut aboutir à une entente entre les belligérants que pour sanctionner et consolider les violences et les conquêtes effectuées jadis sur certaines nations, sur certains organismes nationaux vivants, aucune paix durable, aucun désarmement ne seraient possibles, et les peuples devraient continuer à gémir sous le joug du militarisme, à entretenir des millions d'hommes sous les armes, à appliquer les plus magnifiques inventions de l'esprit humain non au bien de l'humanité, mais à la destruction de tous les fruits du travail humain ».

Passant ensuite à l'examen de la question polonaise, M. G. fait ressortir que lors du Congrès de Vienne en 1815, on avouait déjà que « la question polonaise ne pouvait être résolue d'une manière naturelle et stable que *par la restauration fondamentale d'un Etat polonais unifié et réellement indépendant* ».

« Le programme de la restauration de la Pologne, continue M. Glombinski — programme auquel tous les Polonais ont été toujours et sont encore aujourd'hui fidèles — *évidemment avec les côtes maritimes polonaises et un port polonais* — n'est rien de nouveau.

« Nous, Polonais, sommes convaincus que la question polonaise ne pourra être résolue dans son ensemble que par la voie internationale, comme il faut l'espérer, à un congrès européen ou mondial. C'est aussi pour cette raison que nous sommes persuadés que, ni par une autre voie, ni sur un territoire polonais restreint, ni sur la base d'une convention avec tel ou tel belligérant, ne peut être résolue la question polonaise.

« Parmi les Polonais il n'y a pas de parti qui se déclarerait pour la trahison et l'abandon de l'idéal polonais. Si toutefois on veut parvenir à un accord effectif, il faut dès maintenant, pendant la guerre, préparer cet accord. Et ici devient obligatoire le principe : « Si vis pacem para pacem ». Malheureusement, dans les territoires polonais occupés, nous ne voyons aucune bonne volonté réelle à cet effet ».

M. Glombinski soumet alors à une critique sévère la conduite des autorités d'occupation, laquelle est en flagrante contradiction avec les principes proclamés par les Empires centraux, à titre de prémisses des actes du 5 novembre 1916 et du 12 septembre 1917. « Malgré tous les manifestes, — dit G. — la situation des Polonais est encore jusqu'ici très indécise, très obscure. Dernièrement on a créé un Conseil de régence, mais celui-ci n'a pas encore réussi à constituer un gouvernement, car la constitution d'un gouvernement ne dépend pas de ce Conseil, bien que pourtant les régents dussent posséder les droits souverains »

Ici l'orateur donne communication d'un fait curieux : *la dépêche* de félicitations adressée par le Club polonais au Conseil de régence — *évidemment en polonais, n'a pas été acceptée* par le bureau télégraphique de Vienne, parce qu'il n'est pas permis de télégraphier en polonais à Varsovie où pourtant il existe une Pologne indépendante. Il n'est pas non plus certain que la lettre en polonais que, vu ce refus, le Club a envoyée à Varsovie, pourra parvenir à destination, « Est-ce que, conclut M. Glombinski, doit être formé un Etat polonais auquel la langue allemande sera imposée comme langue de correspondance ? »

Dans sa péroraison l'orateur fait le tableau de la situation au cours de la guerre en Autriche, en général, et, en particulier en Galicie. Il met en relief *l'impuissance réelle du gouvernement autrichien à l'intérieur* vis-à-vis de quatre gouvernements collatéraux

celui des sphères militaires, celui de la bureaucratie, celui des sociétés centrales économiques et des gros capitaux, celui enfin du commerce usuraire de guerre. Simultanément le gouvernement devrait conserver l'unité du pouvoir et la haute main dans ses rapports avec les armées allemandes qui ne tiennnent aucun compte des lois en vigueur et des décrets des autorités autrichiennes. *Cet état*, affirme l'orateur polonais, *confine à l'anarchie*.

Un simple paysan candidat à la présidence du Club parlementaire polonais de Vienne.

Par suite de l'évolution qui s'est produite dans l'opinion publique en Galicie au cours des derniers mois, et dont la manifestation la plus évidente a été les motions votées à Cracovie le 28 mai 1917, affirmant l'inflexible volonté de la nation polonaise d'obtenir l'indépendance et l'unification des territoires polonais avec accès à la mer, — une crise s'est déclarée au Club parlementaire polonais de Vienne. Ce Club a tenu plusieurs séances dans lesquelles ont été vivement débattus les problèmes fondamentaux de la politique nationale; en même temps, à la place de M. Lazarski, démissionnaire, devait être élu le président.

Le parti populaire, groupe le plus nombreux du Club, a posé la candidature de son chef, le député Vincent Witos, agriculteur des environs de Tarnow, champion très actif de la politique nationale et l'un des plus énergiques promoteurs des motions approuvées à Cracovie. A cette candidature ont prêté leur appui les démocrates-nationaux, et l'un d'eux, M. Ptas, a prononcé à ce propos l'allocution suivante :

« Je voudrais, en ce moment historique, que fût placé un paysan à la tête de la politique polonaise, afin de montrer à l'Autriche et au monde entier que le peuple de Pologne, dans le cataclysme présent, est le fidèle gardien des intérêts de la Pologne. En portant un paysan à la présidence du Club polonais nous avons voulu aussi électriser et gagner à la cause nationale tout ce qui dans le peuple, en général conscient, n'est pas encore éveillé, car nous croyons que lorsque le peuple de Pologne verra l'étendard national aux mains d'un de ses frères, tout entier, sans exception, il se rangera derrière lui, avec l'enthousiasme le plus grand et le plus sain. Ce sont là de grandes choses, de grands moyens pour lesquels il vaut la peine de faire quelque sacrifice. En regard de ces choses, les difficultés techniques auxquelles on attribue ici une importante décision, sont de peu de poids.

Vous avez commis, messieurs les conservateurs, aujourd'hui et hier, encore une grande faute politique. Il viendra un moment et des circonstances où, comme une flamme, se répandra dans le peuple que vous avez écarté un de ses meilleurs fils, alors que des gens intelligents et même des nobles voulaient lui confier le gouvernail dans la lutte pour la patrie. Alors, en tremblant, vous chercherez des coupables et accuserez qui vous tombera sous la main. Il y aura peut-être alors quelqu'un qui vous dira que ce mouvement vient de Lausanne — il y en aura peut-être d'autres qui y verront l'argent de l'Angleterre. Mais je vous conseille, Messieurs, de vous souvenir de ce que vous avez fait hier et aujourd'hui : cela vous sera peut-être une leçon pour l'avenir ».

La situation économique.

Elle est franchement mauvaise, pour ne pas dire désespérée. Aura-t-elle la force de passer encore un hiver? Et si elle y réussit, aux prix de quels sacrifices pourra-t-elle le faire? La population est affolée à la seule pensée que l'hiver est proche. Ayant à peine maintenant — après la récolte — de quoi manger, elle s'attend à des souffrances inouïes. Aussi les protestations contre l'alimentation actuelle sont-elles nombreuses. Des villes, des départements entiers se réunissent pour protester et pour demander une amélioration de la nourriture. Il est intéressant de voir que les pays qui souffrent le plus, sont justement les régions les plus riches de la monarchie danubienne. Ce fait s'explique d'abord par le mauvais rendement des récoltes de cette année et ensuite par l'exploitation plus que honteuse à laquelle ces pays slaves ont été soumis par le gouvernement viennois.

Les portions de nourriture pour chaque personne sont :

Chaque semaine 1 kilo de pain; 1/2 kilo de farine (seulement pour des gens mariés); 1/2 kilo de pommes de terre.

Chaque mois : 1 kilo de sucre; 1 carte de graisse; 1 carte de café; 1 bon de pétrole.

Ce sont les portions pour les civils. Les invalides militaires, qui sont envoyés travailler dans les mines ou les forges et logés dans des baraques spéciales, reçoivent chaque jour un kilo de pain et 16 hellers, rien de plus.

Les aliments sont distribués chaque semaine (sauf aux invalides à qui on les distribue tous les jours) le vendredi et le samedi. Il arrive donc souvent que ceux qui ont mangé trop tôt leur portion ou qui n'ont pas d'argent pour se procurer quelque chose en fraude, meurent de faim le jeudi. L'Administration de l'office de ravitaillement se charge de calmer ce dangereux appétit en faisant le pain, dont la seule vue soulève l'estomac vide.

Depuis le 14 septembre l'Autriche connaît la carte de charbon; 35 kilos par semaine. A la carte de charbon vient s'ajouter encore, à partir du 26 septembre, la carte de vêtements. La première doit mettre fin à l'usure qui se pratique dans le commerce des vêtements, qui ont atteint des prix fabuleux : 400 à 600 couronnes pour un vêtement d'homme!

ECHOS

Russie, Pologne et Lithuanie

Le journal suédois *Stockholms Dagblad* du 24 septembre publie l'interview d'un publiciste français bien connu à Stockholm, un alsacien M. André Waltz. M. Waltz venait d'arriver à Pétrograd où il avait eu une entrevue avec le ministre des Affaires étrangères, Terechtchenko. De cet interview nous extrayons les passages concernant la question de la Lithuanie et de la Pologne :

« Terechtchenko m'a longuement entretenu de l'avenir de la Pologne et m'a autorisé de répéter que le gouvernement russe est partisan de l'indépendance absolue de la Pologne. Le ministre affirma ensuite que l'indépendance économique de la Pologne pourra être réalisée par l'accès à la mer; toutefois cet accès ne pourrait se trouver sur le territoire de la Lithuanie, celle-ci devant faire partie de la république russe. La Lithuanie, continua le ministre, de même que les autres provinces de l'état russe habitées par des populations étrangères, recevrait une très large autonomie, surtout en ce qui concerne la question de langue, de religion, d'instruction et d'administration. Elle recevrait également des droits législatifs pour sa Diète dans les questions locales. Toutefois la Douma doit rester un parlement général pour tout l'état russe. Le ministre aborda également le problème de la Finlande, qui selon lui doit avoir un régime tout à fait spécial.

Le Ministre russe célèbre le Centenaire de Kosciuszko

Pétrograd, 16 octobre. — A l'occasion du centenaire de la mort du célèbre patriote polonais Kosciuszko, le ministre des Affaires étrangères, M. Terestchenko, a prononcé au cours de la solennité qui a eu lieu aujourd'hui, le discours suivant :

« La solennité d'aujourd'hui a un sens plus profond que la simple célébration de l'anniversaire du héros polonais national. La haute valeur morale de celui-ci, les grands principes immanents auxquels il se dévoua pendant toute sa vie, donnent à sa personnalité une grande place dans l'humanité. Sa vaillance et son enthousiasme, non seulement lui donnaient de la force, mais transmettaient cette force aux foules des paysans armés qui repoussaient l'attaque de l'armée organisée; sa recherche continuelle de la vérité et de l'équité sociales a donné une célébrité légendaire à son nom, le plaçant tout de suite en tête de ses contemporains. »

Les Polonais prisonniers en Allemagne

On nous communique la lettre suivante qui émane d'un Polonais combattant dans l'armée russe, prisonnier en Allemagne :

5 juillet 1917.

La misère chez nous s'accroît et grandit tous les jours. Un secours immédiat et en grandes dimensions nous est indispensable. Jusqu'à présent, nous aidons autant que possible les invalides et malades se trouvant dans le camp, mais les gens valides veulent manger eux-mêmes aussi.

Les demandes de secours affluent de toutes parts; les hôpitaux, ainsi que ceux qui sont obligés de travailler, supplient de les aider, et puis nous-mêmes voudrions calmer les tortures de notre estomac; mais les moyens manquent; ce qui nous arrive ne suffit pas pour les plus exténués. Si le secours n'est pas renforcé, la mortalité déjà effrayante à l'heure qu'il est, s'accroîtra encore davantage. A présent déjà il ne se passe pas un jour sans qu'il meure dix hommes au minimum, et d'autres fois nous en enterrons par vingtaine et plus. La cause de tout cela est l'épuisement total des forces. Vous n'avez aucune idée de ce qui se passe en nous et autour de nous : le mot désespoir est faible pour l'exprimer. Les nouvelles du pays de la « Pologne libre » ne sont pas non plus de nature à consoler. C'est mal, très mal.

Chers compatriotes, faites ce que vous pouvez, vous êtes plus libre de vos actions, remuez tous les ressorts, écrivez en Angleterre, en Suède partout où vous pouvez. Qu'on envoie, qu'on vienne au secours.

Les Cours de La langue polonaise

On nous apprend que dans deux lycées parisiens, grâce aux démarches de l'*Association philotechnique*, des cours de la langue polonaise ont été inaugurés. Au Lycée Condorcet (65, rue Caumartin) ces cours ont commencé lundi, 5 octobre; professeur : *Mme Iza Zielińska*, auteur du *Manuel de la Langue polonaise*. Au Lycée Charlemagne (101, rue Saint-Antoine) — 18 octobre; professeur : *Mme la Dresse Wilman-Grabowska*.

Une question indiscrète

La Pologne est aimée en France.

Cela est indiscutable. Il suffit de feuilleter tous les journaux français depuis la déclaration du grand-duc Nicolas pour être fixé sur la noblesse des sentiments français à notre égard.

La France, menacée par l'Allemagne, a dû lutter depuis 1870 pour sa propre existence, et s'est alliée à la Russie tsariste; mais elle n'a jamais oublié la Pologne.

Avant la chute de Nicolas II elle ne pouvait pas s'occuper ouvertement de la Pologne, et les Polonais ont souffert de ce mutisme forcé. — Cependant ils ont trouvé quelques défenseurs « minoris gentium » qui ont pris en tutelle la cause polonaise.

... Il est permis à chacun de faire ses petites et ses grandes affaires, mais notre dignité se révolte contre la profanation de notre cause sainte.

Et nous ne pouvons pas ne pas poser une question à ceux qui emploient M. Georges Bienaimé: qu'est-ce que cette *Ligue française pour la Pologne libre* dont M. Georges Bienaimé est le secrétaire, et au nom de laquelle il figure (et parle!) dans différentes manifestations polonaises? Autant que nous puissions préciser, l'activité de cette *Ligue* se réduit à donner un titre à M. Bienaimé.

Il a été au début son secrétaire, et dès les premiers jours, il s'est employé à faire de la propagande pour la Pologne unifiée, *appuyée à la Russie*. Nous avons des preuves écrites de son incohérence...

Nous savons gré à M. Bienaimé de son amitié pour la Pologne, de ses écrits plus ou moins littéraires, de ses compilations plus ou moins heureuses, mais nous le dispenserions volontiers de toutes ses tendresses; et nous serions enchantés de ne plus le voir figurer dans les manifestations publiques franco-polonaises comme porte parole du journalisme français.

« Et je ne hais rien tant que les contorsions
« De tous ces grands faiseurs de protestations.

. . . .

NÉCROLOGIE

Auguste CZERNICKI

Médecin-Inspecteur

Charles-Auguste-Hippolyte Czernicki naquit le 6 septembre 1845, au Cannet. Fils du docteur Jérôme Czernicki, insurgé et émigré de 1831.

Il fit ses études de médecine à l'Ecole de médecine militaire de Strasbourg et les acheva à l'Ecole du Val-de-Grâce, d'où il sortit le premier sur 76 élèves.



Sa première campagne fut la guerre de 1870. Attaché à l'armée du Rhin, il prit part aux batailles de Sarrebrück, de Forbach, de Borny, de Bézonville, de Saint-Privat, de Servigny et au blocus de Metz.

Fait prisonnier avec l'armée de Bazaine, il fut relaché aux termes de la convention de Genève et vint se remettre à la disposition du ministre de la guerre. Il fut alors envoyé à l'armée de Chanzy avec lequel il assista à la bataille du Mans et au combat de Sillé-le-Guillaume. A la signature de la paix, il fut décoré de la Légion d'honneur à l'âge de 26 ans.

Sa seconde campagne fut l'expédition de Tunisie. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur et attaché au ministère de la guerre, en qualité de secrétaire du Comité consultatif du service de santé. Plus tard, il devint médecin-chef à l'hôpital de Belfort, puis à Montpellier et à Bordeaux, directeur du service de santé du 18e corps.

Enfin, il fut nommé médecin-inspecteur (1897) et élevé peu après à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur.

Il est mort le 28 juillet 1917 à Montmorency. Sa dépouille mortelle a été ramenée au Cannet.

(*Bulletin Polonais*.)

Casimir PRZERWA-TETMAJER

L'ABBÉ PIERRE

Traduit du polonais par PAUL CAZIN.

— Quel est donc votre blason, Monsieur Delewski? « Cykorya »?

— « Ozorya », — pour vous servir, Monsieur le chanoine.

— Ah! Quelle idée avais-je! Et vous ne boiriez pas, Monsieur Delewski d'Ozorya, une petite goutte?

— Comme Monsieur le chanoine voudra, pourquoi pas?

— Et laquelle préféreriez-vous aujourd'hui, bon Monsieur: anisette ou cumin?

— Et bien, pour dire vrai, c'est le cumin, qui, pour aujourd'hui mardi, me paraîtrait le plus rationnel.

— Oh! le grand style! On dirait que vous avez collaboré au « Roi Esprit » de feu Słowacki. Mais qu'est-ce que ceci fait à cela, M. Delewski, l'organiste?

— Ceci? Et quoi donc, s'il vous plaît, Monsieur le chanoine?

— Le cumin au mardi.

— Bah! Il se peut bien que cela n'y fasse rien du tout.

— Alors pourquoi le disiez-vous?

— Eh! vous êtes toujours à exercer la patience des gens!

— Oh! oh! Monsieur Delewski, organiste de Klonice, vous rappelez-vous comme je vous faisais faire l'exercice, là, dans la cour, devant le presbytère, quand le vent tournait à l'orage? Et manœuvrer la carabine? Bien qu'à vrai dire, moi, je ne me sois jamais bien entendu aux marches, parce que je servais dans la cavalerie, et j'avais un sabre, non une carabine. Mais vous rappelez-vous, Monsieur Delewski, quel officier je faisais, dans le cinquième régiment de hulans du duc Constantin? Vous rappelez-vous cela, Monsieur Delewski?

— Comment voulez-vous que je me le rappelle, Monsieur le chanoine, quand ma mère, à cette époque, était encore demoiselle, et dansait aux foires de Saban ciski?

— Ah! c'est vrai que vous êtes un peu plus jeune que moi, Monsieur Delewski. Combien comptez-vous donc de printemps?

— Dans mon acte de baptême, il y a que je suis né en 32, des époux Kasper Mathieu et Cléofasie Zacianska, femme Delewski, aux armes d'Ozorya.

— Et vous avez eu tout de suite des moustaches jaunes comme cela, Monsieur Delewski l'organiste?

— Allons donc! Comment pouvais-je avoir des moustaches en sortant du ventre de ma mère!

— C'est qu'il y a eu un Romain qui était « dentatus » pourquoi ne seriez-vous pas né « moustachatus », Monsieur Delewski? Vous ne valez pas moins qu'un païen, dites?

— Sûrement que nous valons mieux — et puis gentilshommes...

— Vous voyez? Eh bien moi, je suis né en 99, nous sommes à présent en 86, combien me manque-t-il encore pour la centaine, Monsieur Delewski, blasonné de la Cycorya?

De l' « Ozorya » pour dire vrai, Monsieur le chanoine, à votre service.

— Bon, bon. Mais combien?

— Si Monsieur le chanoine avait quatre-vingt-dix ans il lui en manquerait... neuf.

— Et si j'en avais cent, il ne me manquerait plus rien, pas vrai?

— Eh! vous voilà tout de suite à faire perdre la tête aux gens. Si de dix j'enlève...

— Voyons combien, vite?

— Vite... vite... pourtant on...

— Tenez, Monsieur Delewski, vous vous entendez à compter comme un Juif à danser. Je vais vous aider, moi. Il me manque treize ans pour être à cent. Combien cela me fait-il?

— Justement je voulais le dire, que le mauvais sort tombe sur le chien! Quatre-vingt-sept.

— Treize, Monsieur Delewski, treize, chiffre de malheur! Mais comme je m'appelle Pierre Zalanski, gentilhomme, je n'abandonnerai pas au bon Dieu un seul jour de ma centaine, sur mon honneur, je ne lui céderai rien! Est-ce que je ne suis pas encore solide? Vous vous rappelez, dimanche dernier la bonne semonce que j'ai lancée de ma chaire, à M. Karakowski Boleslas de Wolka qui s'était endormi sur son banc? Il a sauté, que ses lunettes lui en sont tombé du nez. Oh! oh! On ne me tient pas encore! Vous avez bu votre goutte, Monsieur Delewski?

— Eh comment? Monsieur le chanoine n'a eu encore que la bonté de me la promettre.

— Alors prenez le carafon dans l'office. Et comme c'est aujourd'hui lundi et demain mardi, prenez-en deux. Pas celui-ci, l'autre, bien. A cette intention vous boirez d'abord l'anisette, ensuite le cumin.

— Je vous rends grâce, Monsieur le chanoine.

— Ça y est?

— Ça y est.

— L'autre maintenant.

— Voilà qui est fait.

— Un morceau de pain d'épices, à présent. Bon?

— Délicieux.

— Allons, maintenant, retournez chez vous, Monsieur Delewski, et faites mes compliments à Mme Delewska et à Mlle Anastasie Paprikowska, sa cousine. Je vais réciter pendant ce temps-là mes prières du matin. Dieu soit avec vous, Monsieur Delewski, blasonné de la « Cykorya ».

— Je vous baise les mains, Monsieur le Chanoine « Ozorya »!

Et M. Delewski, ayant essuyé de sa manche ses longues moustaches blondes grisonnantes, baisa le curé au-dessus du coude et sortit.

Alors le bon vieux fit le signe de la croix, joignit les mains sur sa poitrine et se mit à marcher par la chambre d'un pas lent et régulier, murmurant à mi-voix ses prières. Alors aussi Zagraï, son vieux chien de chasse, qui dormait sous le canapé, ouvrit un œil, puis les deux, se leva, s'étira, bâilla, et, comme il le faisait chaque jour depuis tant d'années, se mit à suivre son maître pas à pas. Le curé, de temps en temps, chassait de la main les mouches importunes; de temps à autre aussi le chien leur donnait de grands coups de dents, et ils marchèrent ainsi jusqu'au déjeuner.

Tout en priant, l'abbé Pierre promenait ses regards sur le mur où pendaient des fusils luisants et où pointaient de grandes ramures de cerfs; il les arrêtait un instant sur les pots d'hyacinthes et d'azalées qui fleurissaient sur la fenêtre, ou sur les mauves et les tournesols qui foisonnaient au dehors, puis les ramenait chemin faisant sur le ratelier de chibouques et de pipes d'écumes brillantes. Parfois, sans interrompre le murmure de ses lèvres, il s'arrêtait devant la bibliothèque, arrangeait un livre ou un autre, puis continuait sa lente promenade toujours suivi par son chien. Parfois aussi ses yeux se portaient sur la cour. Les garçons de ferme en vestes brunes allaient et venaient dans leur besogne. M. Valentin, l'économe, criait et donnait des ordres; les jeunes chiens pourchassaient les poulets; une vieille cigogne apprivoisée, Martine, effarouchait les pouliches et se prenait de bec avec les dindons. Tout était mouvement et bruit. Les filles de ferme, avec des mouchoirs bariolés sur la tête, passaient en fredonnant des chansons langoureuses; les paons faisaient la roue ou traînaient leur queue, des nuées de pigeons s'envolaient des toits et montaient en formant de grands cercles. Et sur tout cela tombait le soleil matinal dont les clairs rayons plaquaient à terre des taches dorées, et semait de lueurs changeantes les tilleuls et les bouleaux.

L'abbé Pierre, sans s'arrêter de prier, regardait sa tête blanche immobile, ses mains collées aux lèvres, puis lorsqu'il avait murmuré le dernier mot, avant de faire le dernier signe de croix, il s'approchait et restait longtemps près de la fenêtre. Enfin, après s'être signé, il traçait une grande croix dans l'air, bénissant de sa chambre la campagne de Klonice, les bois et les eaux poissonneuses, et les gens qui travaillaient aux champs et les troupeaux qui paissaient dans les prés. Et c'étaient ainsi bien souvent.

Quand l'abbé Pierre avait pris son café, il allumait une belle pipe d'écume, au long tuyau de cerisier, au gros bout d'ambre précieux, don du feu Collateur Monsieur le Maréchal, puis, après avoir tiré quelques bouffées, se renversait dans son fauteuil et se mettait à rêver. Il devait lui passer bien des choses par la tête, car il poussait des « ho! ho! » entre les dents, agitant l'index de la main droite, ce qui lui arrivait toujours quand il faisait un conte intéressant ou qu'il rappelait les temps anciens.

Certes, il avait de quoi rêver! Une enfance vraiment « champêtre et angélique » dans sa terre natale de Zalan, un service militaire sous le duc Constantin, quelques années d'émigration, de longs voyages, enfin plusieurs dizaines d'années au service de Dieu, un service dur, sans répit, à l'ordonnance!... Ce n'était pas par vocation qu'il s'était fait prêtre, ce brillant capitaine de hulans. Et il ne s'en cachait pas.

— Moi, — disait-il parfois, — mon bon ami, j'étais né pour être curé, comme ma petite domestique Wikta, qui porte sur son dos le panier aux pommes de terre, est née pour être danseuse. J'étais jeune, bien fait, pas pauvre, ho! ho! et vif et tête légère, un vrai « szlachcic » polonais, quoi? et avec cela, cavalier! Mais j'ai reconnu, mon bon ami, en quoi nous avions fauté! Moi, quand Sobek, mon ordonnance, un garçon de Zalany, m'avait mal astiqué mon sabre, ou ne m'apportait pas mes bottes à temps, pan, dans la figure! Mon père, mon grand-père, mon arrière grand-père, pour des choses comme cela de leurs Sobek, pan! dans la figure! Voilà pourquoi mon planton avant la première bataille, m'a... planté là, et pourquoi, en 46, le propre valet de mon cousin Stanislas l'a jeté à bas de son cheval, par les pieds, après quoi les paysans l'ont rossé, que vous ne l'auriez pas reconnu. Je suis allé expier pour moi et les autres Zalanski, je suis allé servir, mon bon ami, ceux envers qui je me sentais coupable. Et pensez-vous, mon bon ami, que cela m'ait été facile de tout quitter, d'abandonner le monde qui me souriait, de prendre la soutane et de venir dans ce village baptiser de petits paysans et confesser de vieilles femmes qui n'ont plus de dents? Je pensais parfois que je n'y tiendrais pas, mon bon ami. Tenez, quand la guerre de Hongrie a éclaté, il s'en est fallu de peu que je ne pende pas ma soutane au clou, et en avant, de l'autre côté des Carpates! Mais je me suis dit: Tu t'es engagé au service de Dieu, sers! Et le service de Dieu ce n'est pas rien, il ne badine pas, lui! Quand Il est de bonne humeur, c'est bon, mais dès qu'Il se fâche, tout le monde dans son trou! Même Saint Michel-Archange, ce grand guerrier et qui a frotté le cuir du diable, ne fait sonner son sabre que lorsqu'il est à l'écart, mais devant le Bon Dieu, il vous le prend bien doucement à la main, comme dans les chambres de l'Empereur. Que dire d'un homme de rien, un chanoine même? Oh! Oh! Mais depuis, pour tous les trésors du monde je ne lâcherais pas ma soutane ni ma paroisse. Ce que j'ai commencé par pénitence et par expiation, cette vie que moi, maître et seigneur, officier de cavalerie, je mène au milieu de simples paysans, offrant en sacrifice mes jours et mes nuits, je le continue par amour... J'ai pris goût aux choses de Dieu et je me suis mis à lui gagner des âmes. Et je me disais: pour chaque âme de Klonice que tu lui donneras, Lui, le Dieu de Justice et de Miséricorde, remettra au moins là-bas aux Zalanski une année de purgatoire. Et puis, grâce au ciel, j'ai fini par aimer l'humanité tout entière et à faire entrer cet amour dans les âmes de Klonice... Dites-moi, y a-t-il rien de plus beau ici-bas que de thésauriser des âmes pour Dieu, pour les siens, pour l'humanité? Et ces âmes de Klonice, elles sont de terre glaise et de pierre, mais il y a aussi du bon terreau, elles ne sont pas mauvaises, elles sont bonnes. Seulement elles sont bien difficiles, et il faut, mon bon ami, les aimer beaucoup et beaucoup leur passer, et leur montrer de la bonté. Si moi, je n'avais pas tant giflé mon Sobek, si je lui avais mieux parlé, il ne m'aurait pas dit, avant la bataille: Je m'en f... et ne serait pas parti aux cinq cents diables. Et si quelqu'un m'avait prédit, quand je m'en allais sur ma jument turque ravir, Dieu me pardonne, Mlle Edwige Karniska, et l'emporter, sur cette même jument, pour mon ami Hilaire Roczewski, si quelqu'un m'avait prédit qu'on me mettrait en soutane au cercueil, alors que je pensais aller dans la vallée de Josaphat en épaulettes de général... Oh! Oh! c'est l'homme qui tire, mais le bon Dieu porte la balle... Oh! Oh! Est-ce qu'il n'y a pas par là M. Delewski?

Sans voir M. Delewski le bon vieux ne pouvait pas rester deux heures. Ce M. Delewski, de petite noblesse campagnarde samogitienne ou lithuanienne, avait émigré jadis avec son père, Kasper Delewski, aux armes d' « Ozorya » et avait trouvé abri dans le domaine de Klonice.

Au début, il aidait le greffier dans ses comptes, mais comme il n'avait guère la tête aux chiffres et qu'il jouait délicieusement de la flûte, il entreprit la carrière d'organiste; et tel était le sentiment qu'il savait tirer de ses soufflets que Mlle Christine Kolasikiewicz, femme de chambre de Madame la Maréchale, se trouvait mal à la grand'messe, et finit par devenir Mme l'Organiste, passant du même coup de l'état bourgeois à la dignité nobiliaire!

Avec M. Delewski, le curé engageait des disputes à propos de tout: à commencer par l'avoine et la politique, jusqu'à l'astronomie et aux papillons. Il le taquinait sans cesse sur sa qualité de hobereau, changeant son « Ozorya » en « Cykorya » et, depuis trente ans au moins, avec un inépuisable succès;

M. Delewski portait, les jours ordinaires, une cravate noire, une longue redingote couleur tabac, un gilet à pois et des pantalons rayés; les dimanches et jours fériés, ainsi que pour les fêtes du Pape et de M. le chanoine, une cravate grenat foncé, une redingote neuve, un gilet gris et des pantalons neufs rayés. Il avait une casquette à visière, des mouchoirs de poche rouges, à cercles bronzés, une tabatière de corne, une badine à pomme argentée et un cachet de cuivre à ses armes.

L'abbé Pierre l'aimait beaucoup.

Autour de la cure c'était comme une arche de Noé.

Outre les animaux domestiques ordinaires, l'abbé Pierre avait une vraie ménagerie, où chevreuils, lièvres et oies sauvages de la plus rare espèce vivaient dans une concorde exemplaire. Le soin de la ménagerie et du jardin était confié à tout ce qu'il y avait dans le pays de vieux, de vieilles, d'estropiés et d'orphelins. L'abbé Pierre ramaissait tout cela, recueillant les pauvres, élevant les nourrissons, éduquant les enfants. Ayant besoin pour lui de fort peu de choses, car les bottes vernies et les belles soutanes, pour lesquelles il avait un faible, constituaient sa seule dépense, et possédant, d'autre part, d'honnêtes revenus de sa paroisse et de ses capitaux, il nourrissait et habillait des légions entières de pauvres.

Mon voisin, — disait-il, — le curé Wadzik, quand on réparait l'église de Nowosiolek, défendait aux peintres de marcher sur les échafaudages, de peur qu'ils ne vinssent à tomber dans les fenêtres, parce que les vitraux coûtent cher. Il amasse sou par sou, et n'attache pas, je vous promets, son chien avec des saucisses, pour que les paysans, après sa mort, puissent couvrir l'église en zinc et élever un nouveau clocher. Eh bien! moi je vous dis que je fais mieux. Car le bon Dieu se soucie moins du zinc qui couvre son église que de l'âme de ceux qui y prient. Et que la cloche branle un peu plus haut ou un peu plus bas que le tilleul, qu'est-ce que cela peut lui faire, pourvu qu'elle élève les cœurs vers le ciel? J'aurais bien ceci et cela à réparer dans mon église, mais j'ai d'abord à penser aux bouches de mes orphelins avant de penser aux trous de la toiture.

L'abbé Pierre possédait un grand jardin ombreux, dont bien des arbres alors grandis, avaient été plantés de sa propre main, lorsqu'à un demi-siècle de là, il était arrivé à la paroisse de Klonice. Il s'entendait aux fruits excellemment, les cultivait pour en faire des cadeaux au Collateur ou aux voisins : et les fleurs poussaient chez lui comme chez elles. Lorsqu'il travaillait à ses parterres, il leur tenait des discours ; louant les unes, grondant les autres, et parfois même s'apitoyant.

Il fallait l'entendre! — Hou! voilà ce que c'est que de pousser comme ça, narcisse! tu as fini par te casser, tu vois? Attends un peu que je te mette un tuteur... Bon! maintenant nous marcherons mieux. Tiens-toi bien!... Là! — Et ce petit soleil! le vaurien... Quelle mine de grand seigneur! On dirait Dieu sait quoi! une tulipe d'outre-mer ou un ananas. Et toi! qu'est-ce que tu fais là, liseron de malheur! Regardez-le... Il sera bientôt sur la haie! Comme s'il n'avait pas de perche! Hou! Tu serais encore capable de donner le mauvais exemple à mes braves pois! Que je t'y prenne! — Et ces marguerites les mignonnes! De vraies petites demoiselles! — N'allez pas vous fourrer par là, vous les asters. Oh! Oh! Je vous connais. Mais j'ai servi dans les hulans vous savez! Oh! Oh!

(La fin au prochain numéro).

Kronika Polska

Tak myśleli prawi Polacy...

— Tym Polakom, którzy na obczyźnie stwarzają rządy, przypominamy zdanie Aleksandra Gutrego, któremu Brzeziński, naczelnik powstania po śmierci Trauguta, polecił utworzenie rządu narodowego po za granicą. Gutry, człowiek gorący, szczery patrjota, niezmiernie zacny i uczciwy, spiskowiec od roku 1845, pośrednik dostawy broni z Liége do Polski, taką dał odpowiedź Brzezińskiemu 10 czerwca 1864 : « Przeniesienie rządu za granicę, byłoby błędem nie do darowania i przybicie wieka do trumny powstania, gdyż stałoby się to hasłem dla kraju i Europy, że powstanie upadło, a z nim na teraz zniknęłaby nadzieja wyswobodzenia Polski. Przeniesienie rządu przygniotłoby ducha narodu, taki rząd nie może rozkazywać narodowi, który nie dzieli z nim niebezpieczeństw i męczeńskich cierpień, bo naród nie słuchałby rządu, który, schroniwszy się za granicę, z bezpiecznego dla siebie zakątka wzywać by go chciał do nowych ofiar, poświęceń, niebezpieczeństw i trudów. Nie powierzajcie opieki nad świętościami narodowemi macochom z zagranicy, bo ten tylko ma prawo być ich stróżem, kto wspólnie z narodem całym cierpi na miejscu, kto w jedno z nim wpleciony koło męczeństwa ». Tak myśleli serdeczni i prawi Polacy, tułacze po obcych krajach. Jakże różnie od Gutry pojmują obowiązek narodowy ci dzisiejsi Polacy, którzy siedząc po różnych schroniskach, tuczni i zasobni zbawiają Polskę na swój ambitny sposób i chcą krajem rządzić?...

Polscy Żydzi w Rosji

Pisma żargonowe donoszą : « Związek demokratyczny żydów polskich » urządził zebranie w Kijowie pod przewodnictwem adw. Klinkowsteina. Po odczytaniu referatu uchwalono główne punkty programu tej organizacji, któremi są : 1) niepodległość państwa polskiego, 2) demokratyzacja rządu w Polsce, 3) całkowite uprawnienie obywatelskie żydów polskich.

Karty na obuwie

W Warszawie w chwili obecnej czynnych jest pięć garbarń, zatrudnionych wyprawianiem skór. Trzy czwarte tej produkcji ulega zasekwestrowaniu, reszta zaś pozostaje w rękach właścicieli garbarń, którym pozostawione jest prawo sprzedawania skóry po cenie dowolnej. Korzystając z tej swobody, garbarze przekroczyli wszelką miarę i podnieśli cenę skóry do wartości srebra. W tych warunkach kupno zwyczajnej pary obuwia stawało się już luksusem, a fluktuacja cen skóry na czas zimy, według puszczanych zapowiedzi, miała przedstawiać się jeszcze gorzej. Okoliczności te zmuszają tedy magistrat do ujęcia aprowizacji skóry na rzecz miasta w swoje ręce. Zarząd miasta postanowił więc poczynić zabiegi, aby owa część produkowanej w garbarniach tutejszych skóry, wolna od rekwizyji, dostarczaną była wyłącznie wydziałowi aprowizacji miasta, po cenach z góry określonych i bezspornych. Po dokonaniu zaś tego zabiegu, obuwie po cenach możliwie najniższych, udostępnione będzie najszerszej publiczności za pomocą kart. Starania magistratu w sprawie zrealizowania tego zamiaru wszczęte zostaną w jaknajszybszym czasie.

Brak cukru

Sytuacja w handlu cukrem poprawiła się o tyle, że cukier zaczyna już potrochu wychodzić z ukrycia i tu i owdzie można go nabyć, bynajmniej nie po 2 mk. 40 fen., za kilogram, jak głosiła podana w d. 10-ym b. m. urzędowa taksa, lecz od 5 do 6 mk. za funt.

Kupcy w dalszym ciągu oświadczają, że nie znają źródła nabycia cukru po 2 mk. 40 fen. za kilogram i że posiadane przez nich zapasy pochodzą od spekulantów, którzy w dalszym ciągu dyktują wygórowane ceny.

Zaofiarowania ze strony spekulantów czynione są z ogromną przezornością. Nabywca przedewszystkiem nie zna adresu swego przygodnego dostawcy. Po umówieniu ceny, cukier nadchodzi do sklepu i dokonywana jest od ręki tranzakcja gotówkowa. Innej formy kupna dziś niema, ponieważ spekulanci ukrywają swoje składy i zapasy.

Otwarcie Rady miejskiej w Sosnowcu

D. 27 sierpnia odbyło się pierwsze posiedzenie Rady miejskiej w Sosnowcu.

Przewodniczącym Rady został mianowany z urzędu — jak to zaznaczyliśmy — członek magistratu, obywatel tamtejszy p. Meyerhold.

Przy stole prezydjalnym zasiadł p. Meyerhold, obok nadburmistrza p. Kuentzego i oświadczył, że na podstawie § 32 przepisów o rdynacji wyborczej widzi się zniewolonym przyjąć czasowo obowiązki przewodniczącego z urzędu zapewnia jednak, że dołoży wszelkich starań, aby powierzone mu funkcje spełnić bezstronnie, ku zadowoleniu całego kolegjum radzieckiego. Po tej deklaracji osobistej, udziela przewodniczący głosu kilku radnym, którzy kolejno odczytują deklaracje, wyrażające programy w imieniu swoich grup i oryginały wygłoszonych oświadczeń składają na stole prezydjalnym.

Pierwszy więc zabiera głos dr. Falkowski ; przemawiali po nim pp. radni inż. Pojawski, Rejcher (w imieniu przedstawicieli wielkiego przemysłu i handlu), Kwiatek (w imieniu ludności żydowskiej), Flak (przedstawiciej robotników chrześcijańskich), Cz. Jankowski, Dziurzyński (w im. Związku narodowo robotniczego), Jan Strzelecki (w im. proletarjatu P. P. S.), wreszcie r. Judenhertz (w im. robotników żydowskich socjal-sjonistycznych) (« Kurjer Warszawski »).

Polacy w Ameryce

Liczba Polaków w Stanach Zjednoczonych Ameryki Północnej wynosi około czterech miljonów; a mianowicie : Chicago 300.000, Nowy York (z Brooklynem) 250.000. Buffalo 100.000, Milwaukee 190.000, Detroit 100.000, Cleveland 90.000. W Chicago zajmują Polacy 15 dzielnic, mają 20 polskich kościołów, kolegjum polskie ma prawo udzielania wszystkich stopni naukowych. Mają cały szereg stowarzyszeń, około 20 gazet, swoje biblioteki, swoje sale ludowe, swoje teatry polskie. Handel i przemysł polski jest w dzielnicach polskich przeważnie w rękach Polaków : jest dziś 1.414 polskich przedsiębiorstw handlowych. Podobnie, jak w Chicago, tworzą się polskie dzielnice w innych miastach w Buffalo, w Milwaukee, w Detroit. Przeważna część wychodźtwa polskiego składa się z robotników rolnych, którzy w Ameryce zamieniają się na robotników fabrycznych i pracują głównie w przemyśle żelaznym i górnictwie.

KRONIKA PARYSKA

Stowarzyszenie Podatkowe Prac. Kol. Pol. we Francji

Jednym z najpiękniejszych odruchów klasy pracującej na emigracji w czasie obecnej wojny jest niewątpliwie niesienie stałej pomocy głodnym braciom w kraju.

Nazwali się Stowarzyszeniem Podatkowem dlatego, aby pomoc nie była zwykłą jednorazową jałmużną, lecz stałym obowiązkiem, do jakiego każdy Polak poczuwać się powinien.

Choć organizacja wyłącznie prawie jest kierowana przez robotników, potrafiła sobie zjednać członków ze wszystkich warstw społeczeństwa, coraz nowe obejmując kręgi.

Przytaczając poniżej sprawozdanie kasowe za ubiegłe półrocze (od kwietnia do Października), życzymy tej instytucji stałego rozwoju, widząc w tej pracy cechy wielkiego poświęcenia i solidarności, tak niezbędne dla podźwignięcia z ruiny naszego kraju.

Sprawozdanie kasowe za czas od 1 kwietnia 1917 r. do 30 września 1917.

Pozostało z 31 marca	139 »
Dochód ze składek stałych	2.453 50
Dochody nadzwyczajne	34 »
Razem zebrano	2.626 50
Złożono na ręce Generalnego Delegata Komitetu Polskiego *Pro Polonia* w Wevey, p. bar. G. Taube, na rzecz Ofiar wojny w Polsce za okres niniejszego sprawozdania za kwitami N Nr : 231, 232, 234, 237, 242, 245, i 247	2.560 50
Pozostaje u Skarbnika na m. Październik	66 »
Razem	2.626 50

Wydatki administracyjne :

Dochód	231 25
Rozchód	221 50
Pozostaje na m. Październik	109 75

Wieczór Kościuszkowski

W dn. 27 Października staraniem Kółka Amatorskiego, złożonego z członków wyżej wspomnianego Stowarzyszenia, został urządzony « Wieczór Kościuszkowski », dochód z którego przeznaczony jest na korzyść Ofiar wojny w Polsce.

Po pięknem przemówieniu p. profesora W. Gasztowtta, który jako cel naszych uczuć, myśli, czynów wskazywał nam miłość i niepodległość naszej Ojczyzny, grono artystów i amatorów wypełniło program nadzwyczaj udatnie.

Nocturne Chopin'a, Obertas Wieniawskiego znalazły znakomitego wykonawcę w utalentowanym artyście p. H. Duval, przy łaskawym akompanjamencie pani Roepius.

Panna W. Alchimowicz, o bardzo miłym i sympatycznym głosie, odśpiewała « Marzę » i « Marzenie » z dużem uczuciem. Amatorka-artystka, będąc z pochodzenia Polką, choć nieznając języka, wcale udatnie wywiązuje się z zadania, śpiewając po polsku.

Część koncertową zakończono Hymnem Narodowym z panną L. Mirską i p. Maestro Amadei, których nagrodzono rzęsistymi oklaskami.

Następnie kółko amatorskie pod kierownictwem p. J. Rubczaka, znanego artysty malarza, odegrało z wielkiem powodzeniem utwór sceniczny « Kościuszko w Petersburgu ». Wykonawcami byli pp. Jarosławski, Dewille, Skoczek, Cierplikowski, Rutkowski, Til i pani Pawłowska, którzy tworzyli zespół harmonijny, wzruszając grą swą licznie zebraną publiczność, za co też artystom-amatorom zrobiono gorącą owację.

Odczyt dra Węgleńskiego.

W Niedzielę, 4 Listopada, o godz. 4 p. p. w lokalu Towarzystwa Artystów Polskich w Paryżu, 164, Bd Montparnasse, dr Węgleński wygłosi w języku francuskim odczyt p. t. « La Pologne et la future Société des nations. »

Directeur-Gérant : L. CHOLESKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Administrateur : J. M. ZIMOCKI

Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.

Imprimerie M. FLINIKOWSKI, 216, Boulevard Raspail, Paris.